Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 57 (1953)

Buchbesprechung: Chronique littéraire
Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

PAR JULES-J. ROCHAT

JEAN-PIERRE MONNIER, *L'amour difficile.* — JEAN-PAUL PELLATON, *Cent fleurs et un adjudant.* — ROLAND BEGUELIN, *Noël au pays des grands toits.* — RAYMOND WILHEM, *Dies Irae.* — LUCIEN MARSAUX, *Seize poèmes anciens et nouveaux.* — ROLAND BRACHETTO, *Poèmes pour une oisiveté d'hermine.* — EDGAR VOIROL, *Petit chemin de croix.* — JEANNE DORIOT, *Deux comédies.* — RP. MICHEL AMGWERD, *Courants littéraires en France.* — AUGUSTE VIATTE, *La culture française dans le monde moderne.* — P.O. WALZER, *Alexandre Dumas à Berne.* — HENRI VOELIN, *Le Berger sans troupeau.* — A. MEMBREZ, *Saint-Bernard et l'Abbaye de Lucelle.* — MARCEL CHAPATTE, *Miécourt en Ajoie.* — E. FROTÉ, *Quelques notes sur l'ancien collège de Porrentruy.* — JAMINON, *Sourires des Franches-Montagnes.* — HENRY MERCIER, *Vérité sur Berne.* — FERNAND GIGON, *Etapes asiatiques.* — *Armorial des communes du Jura-Bernois.* — LAURENT BOILLAT, *Franches-Montagnes.* — *Images du Pays Bernois.* — GUENIAT et CRAMATTE, *Application des méthodes nouvelles à l'école primaire.* — MAURICE THIEBAUD, *Les chênes Quercus dans la région biennoise.* — *Revue jurassienne.* — *Almanach catholique du Jura.*

Le Jura possède un romancier, un excellent romancier de plus : Jean-Pierre Monnier, de Tramelan, professeur à Neuchâtel. Le roman que Jean-Pierre Monnier a publié chez Plon, *L'amour difficile* [1], est celui d'un homme solitaire, d'un poète qui se nourrit de la beauté du monde, d'un contemplatif qui a besoin du silence pour entendre sa propre voix, d'un artiste qui se détourne de l'agitation du monde.

Mais cet homme se marie. Martine, sa femme, elle, aime la vie. Le héros du roman de Jean-Pierre Monnier ne lui donne pas ce qu'elle désire.

1 Paris, Librairie Plon S. d. (1953). Cet ouvrage a paru dans la Collection *Roman.*

Certes, il admire sa femme. Il a pour elle le plus grand des attachements. Mais il a aussi sa fidélité aux choses, qui l'éloigne de celle qui aurait besoin de sa présence ; il a son rêve de poète, qui ne lui permet pas les plaisirs désirés par sa compagne. Martine et son mari vont ainsi côte à côte avec des désirs qui ne sont pas les mêmes, avec des besoins différents. C'est, entre eux, un perpétuel désaccord, dont ils doivent finalement se rendre compte, dont la femme se rend compte la première.

Le poète était fait pour vivre seul ; sa femme pas.

C'est donc en lui-même que regarde le narrateur Jean-Pierre Monnier. Il nous fait part de ses réflexions devant certains faits de son existence ; il nous dit la nature avec laquelle il communie profondément. *L'amour difficile,* c'est le récit d'un contemplatif profondément sensible, d'un poète qui ne connaît que la beauté. L'agitation du monde ne l'atteint pas. Les événements extérieurs, les êtres qui s'approchent du narrateur apparaissent un peu voilés ; ils ont quelque chose d'atténué comme s'ils venaient de très loin. Les dialogues sont à peine ébauchés.

Sur le récit, se reflètent les couleurs des saisons, la lumière des jours. Le paysage joue un grand rôle dans ce roman d'un poète.

> Le lac, devant nous, recommence comme chaque soir son clapotis ; un vent léger souffle, presque indistinct, et, de nouveau, sur toutes choses qui rentrent insensiblement dans leur sommeil, retombe le silence qu'entretiendra jusqu'à l'aurore l'immense et lente pulsation de l'eau contre les pierres.
>
> Martine m'a quitté pour passer dans la chambre, derrière moi, où elle s'occupe à ranger la table, et je l'ai laissée aller. Mais je sais qu'elle va bientôt revenir, et elle sait que je l'attends.
>
> Je regarde les lumières des villages qui sont sur l'autre rive. Je devine, entre toutes ces lumières, des chemins que je m'amuse à inventer, et, sous chacune d'elles, je découvre d'autres vies que la nôtre. Je regarde les étoiles qui sont au ciel comme de plus lointains villages encore. Je n'en perds aucune, observant avec attention celles qui clignotent avant de s'allumer, et je passe de l'une à la suivante comme on va de jours en jours vers une joie nouvelle, mais qu'on oublie sitôt vécue pour en accueillir d'autres, plus parfaites.

On admirera le style de Jean-Pierre Monnier. Son français est élégant. De belles images viennent colorer son texte, images pas trop nombreuses, mais bien choisies, afin qu'elles frappent quand on les rencontre.

Si, dans l'ouvrage du professeur jurassien, on trouve, ici et là, un peu de littérature, il ne faut pas oublier que ce roman est le premier de son auteur. *L'amour difficile* est une belle réussite.

* * *

M. Jean-Paul Pellaton n'est plus, pour nous, un inconnu. C'est en lisant *Jean-Pierre chez les hommes rouges* que nous avions fait sa connaissance. Quand il écrivit ce conte, il habitait encore Porrentruy.

Depuis, M. Jean-Paul Pellaton est devenu Biennois. Mais ses nouvelles demeurent d'Ajoie où elles furent conçues, rédigées.

Ce sont des hommes de chez nous que présente l'écrivain jurassien dans *Cent fleurs et un adjudant* [1]. Ce sont surtout des jeunes gens, des enfants. J.-P. Pellaton semble beaucoup aimer les enfants ; il semble surtout bien les comprendre. Ces jeunes personnages sont extraordinairement vivants et leurs aventures sont contées avec rapidité. Il n'y a aucune complexité dans les récits de Jean-Paul Pellaton, rien d'extraordinaire, de fantaisiste. L'écrivain demeure près de la réalité. C'est la vie de tous les jours qu'il nous donne. De la contemplation de ce qui se passe autour de lui, il tire une sage et souriante philosophie. Parfois, Jean-Paul Pellaton devient mordant, ironique. Un mot, une remarque, une conclusion de récit dénote un esprit caustique, un observateur qui sait voir le côté comique des choses.

A notre arrivée, ayant d'un mouvement brusque ouvert l'énorme porte de chêne, nous entendîmes, du vestibule, oncle Marcel et tante Séraphie promettre à leurs deux fils un séjour prochain dans une maison de correction, séjour qu'ils ne manqueraient, eux, leurs parents, de réclamer plus tôt qu'ils ne le pensaient.

— D'ailleurs, cette gamine-là n'est pas d'une meilleure trempe ! ajouta tante Séraphie.

La colère allait s'abattre sur Josette, qui se mit à élever une voix nasillarde et pleurnicheuse d'hypocrite : le moment était venu de frapper.

Maurice frappa.

Les imprécations de tante Séraphie perdirent aussitôt une queue que nous imaginions interminable ; Josette abandonna, hissé très haut dans le silence, un crescendo de fort belle tenue ; mes cousins toussèrent et informèrent oncle Marcel qu'on avait frappé, à quoi il leur fut répondu que personne n'était sourd dans la maison !

— Entrez ! hurla oncle Marcel après une bonne minute d'attente.

C'est alors que notre présence dans la pièce exiguë déclencha une jubilation unanime, fervente, exaspérée. Il faut dire que, pour oncle Marcel et pour tante Séraphie, nous représentions un type d'enfants supérieurement raffiné. Ils ne manquaient pas une occasion de nous comparer à leurs trois énergumènes, et nous étions attentifs à ne pas les détromper.

Jean-Paul Pellaton écrit bien. Sa langue est claire, harmonieuse. Ses récits fort bien tournés sont rapides et se lisent avec une extrême facilité.

* * *

Ce sont aussi des contes que nous offre Roland Béguelin dans *Noël au Pays des grands toits* [2]. Comme Jean-Paul Pellaton, Roland Béguelin évoque des gens de chez nous, les paysans Francs-Montagnards, hommes simples qui vivent près de la terre, travailleurs, âpres au gain. Ces habitants des maisons à grands toits sont demeurés plus ou moins superstitieux. Il y a donc des histoires de revenants dans l'ouvrage de Roland Béguelin. Mais il y a aussi des êtres mus par la

1 La Neuveville, Editions du Griffon. S. d. (1953).
2 S. d. et sans nom d'éditeur (1953, Imprimerie Boéchat à Delémont).

bonté, conduits par l'amour. La lumière de Noël éclaire ces récits, leur donne tout leur sens.

Roland Béguelin ne néglige pas le décor. Il nous donne une belle image des Franches-Montagnes sous la neige. Il parle des traditions, des coutumes du pays, du labeur de ceux qui habitent cette rude contrée.

Constance, qui remplissait les verres, eut un tressaillement. Elle posa ses beaux yeux sur l'adolescent, avec un air de regret. Peut-être avait-elle, pour Jean, un sentiment qu'elle ne s'avouait pas. Elle supporterait mal de le voir sortir seul de cette gorge sauvage, où tous les lieux portent le nom de « mort ». Il y avait le risque des vivants, contrebandiers ou aventuriers, qui hantaient chaque nuit ces parages désolés ; puis il y avait les morts, eux aussi.

Des morts, Joseph Court aimait à en parler. Il en connaissait les comportements les plus extraordinaires. Son tempérament franc-comtois, volontiers frondeur, s'accommodait de ces histoires macabres. Il les débitait habituellement le soir, à l'heure où elles font leur plein effet. Et tandis que vacillait la chandelle et que dansaient les ombres sur les parois, le Doubs, le roi terrible de la vallée, faisait entendre un mugissement continu. C'est de la rivière, comme il le disait, que le meunier tenait son « expérience » des morts. Presque à chaque saison les flots rejetaient l'un ou l'autre cadavre sur la langue de terre de la Mort. C'était tantôt un infortuné flotteur de bois, tantôt un contrebandier, ou encore un de ces inconnus emportant avec eux, au fil de l'eau, le mystère de drames obscurs.

La langue de Roland Béguelin est agréable. *Noël au Pays des grands toits* est écrit par un homme qui connaît parfaitement son français, qui a l'amour du mot propre, le désir de la clarté, de la netteté. La phrase coule, bien équilibrée, savamment rythmée.

Le père Monnat vida lentement son bol de café chaud. Il se leva de table et vint s'appuyer au montant de la porte.

La suite est digne de cet excellent début.

Pour *Noël au Pays des grands toits,* Laurent Boillat a exécuté des bois expressifs, émouvants dans leur simplicité de ligne.

* * *

C'est un rêve que raconte le narrateur de M. Raymond Wilhem, l'auteur de *Dies Irae* [1], un rêve qui le conduit à Rome, au IVe siècle de notre ère. La ville où les étrangers, les Orientaux surtout, sont accourus en foule, a perdu son austérité, sa moralité d'autrefois. Les qualités qui ont fait sa grandeur ont plus ou moins disparu. Les Romains se laissent aller à la débauche. Ils s'intéressent surtout aux danseuses, passablement dévêtues, au jeu qui procure des émotions fortes, aux sports sauvages et cruels où le vaincu agonise sous les yeux des spectateurs ravis.

Tandis que les Romains acceptent de se laisser corrompre par les Orientaux, tandis qu'ils se plaisent à des spectacles dégradants,

1 Editions Générales, Genève, 10 Boul. du Théâtre. S. d. (1953).

les barbares, au delà de l'Elbe, attendent leur heure. Quand celle-ci aura sonné, ils massacreront les hommes des quatre légions qui montent la garde en Germanie et déferleront sur le Rhin. Rien ne pourra arrêter cette marée de guerriers cruels et sanguinaires qui incendieront, détruiront les villes, tueront hommes, femmes, enfants.

Quand il s'éveille, le narrateur de M. Raymond Wilhem, qui veut oublier son rêve, demande son journal. Celui-ci lui offre, en première page, la photo d'une vedette de cinéma, qui ne cache rien de ses charmes, et quelques reines de beauté récemment élues. Plus loin, c'est l'image d'un catcheur, champion du monde. Puis vient l'annonce de la mort d'un boxeur qui, tombé à la renverse sur le ring, s'est fracturé le crâne. En dernière page, ce sont de grands titres qui disent l'échec de conférences internationales. Enfin, le journal annonce qu'un général se plaint qu'il n'y ait que quatre divisions sur l'Elbe, alors qu'au delà du fleuve viennent d'arriver des troupes mongoles armées de chars d'assaut dernier modèle.

M. Raymond Wilhem n'a pas besoin de donner une conclusion à son récit qui devrait ouvrir les yeux à ceux qui n'ont pas encore compris que nous vivons des temps d'une extrême gravité. Nous ne songeons qu'à nos plaisirs alors que l'ennemi est aux portes de l'empire. Nous refusons d'entendre les avertissements des généraux, des hommes clairvoyants, au moment où les Mongols menacent les frontières. Nous sommes comme le narrateur de Raymond Wilhem.

> Je repliai mon journal.
>
> Somme toute, les nouvelles étaient assez rassurantes ! Rien ne semblait devoir troubler la situation ! D'emblée, je fus tout ragaillardi. La vie valait encore la peine d'être vécue.
>
> Sur cette constatation, je m'étendis délicieusement dans mon lit.
>
> Mais je sentis mon angoisse renaître sitôt mon esprit inoccupé. Et, tandis que je tapotais mes coussins, la voix de Metellus vint à nouveau marteler mes oreilles, sonnant le glas d'un Empire : « Les barbares jaunes sont sur les bords du fleuve Albis et Rome ne songe qu'au plaisir... »
>
> Mon doux contentement faillit en être troublé.
>
> Heureusement, de tels événements n'étaient plus à craindre de nos jours !

La démonstration de M. Raymond Wilhem est d'une parfaite clarté. Son ouvrage, bien écrit, bien construit, est lourd de sens.

* * *

Le recueil de vers que Lucien Marsaux vient de publier est précieux [1], car il est un peu le résumé de la vie du bon poète, de la vie vagabonde de l'un de nos meilleurs écrivains romands.

Dans une préface, Lucien Marsaux parle de ses premiers vers, qui ne paraîtront probablement jamais, puis des différentes étapes de sa vie. Le poème qui ouvre le recueil qui nous occupe est celui de

1 *Seize poèmes anciens et nouveaux.* A Neuchâtel chez l'auteur. S. d. (1953).

l'étudiant en droit dont les gentilles réunions organisées par quelques amis sont les principales distractions.

A la fête claire et pure
Où point de femmes ne parurent
Les nuages blancs seuls furent
(Portés par un faible vent)
Conviés par le printemps

C'était le temps d'avant les fleurs
Et le matin d'un jour mouillé
Les collines étaient voilées
Par de molles tièdes vapeurs

Puis viennent les hésitations, le tourment, l'angoisse. Le poète cherche une certitude, une lumière. Il finit par trouver la foi. Le catholicisme lui apporte la tranquillité, cette joie qui l'étonne lui-même.

Je suis confus et je te dis :
« Ce qui a été donné au vieillard Siméon, la consolation de saint Paul
et la joie qui fut la couronne des martyres, pourquoi
M'est-elle accordée à moi qui ai fui ? » Et s'il m'était permis
De m'adresser à Dieu, je dirais : « Vous auriez dû la répandre sur des
innocents, elle était l'apanage de vos mendiants
De l'artisan dans son échoppe
Du paysan qui n'a jamais élevé la voix contre son domestique voleur
Du témoin qui souffre persécution pour la Justice dans un sous-sol
Et de cette foule qui chantera votre gloire demain
Ceux-là vous ont bien servi, Seigneur, mais moi
Moi qui devais savoir et qui jouais au dégagé
Moi qui jetais par terre vos présents,
Moi qui ne voulais pas être aimé
Qui me suis tu en entendant le Mal parler haut
Qu'ai-je fait Seigneur pour que Vous me poursuiviez de Votre Grâce ?
Pourquoi m'avez-vous envoyé tant d'alliés ?
Pourquoi étaient-ils si nombreux, si obstinés ?
Il est vrai qu'il m'arrive encore de trembler
Du souvenir de mon iniquité vient le doute
Que je puisse être aidé et secouru si longtemps et toujours
Et par moments, un cyclone de feu passe sur ma vie
— Qui n'est pas de feu tout à fait —
Mais qu'importe
Au milieu est le calme du paradis. »

Mais le poète ne s'arrête pas uniquement à ses expériences personnelles. La question sociale l'a préoccupé. La guerre l'a fait beaucoup souffrir et beaucoup penser. Pourquoi ces années sombres ? Le ciel demeure-t-il indifférent ? Non. Dieu répand encore ses bienfaits. De grandes grâces ont été prodiguées. Il faut avoir confiance.

Ce n'est pas par leur rythme, par la discipline du vers que valent les poèmes de Marsaux, mais par leur richesse de pensée, par l'originalité, la valeur des annotations, des impressions.

Afin d'en extraire tout le suc, les poèmes de Marsaux ne doivent pas être lus une seule fois, mais souvent.

Lucien Marsaux n'est pas un poète difficile, obscur. M. Roland Brachetto, lui, ne se livre pas immédiatement. Pour être goûtés, ses poèmes exigent une grande concentration d'esprit. Ils n'ont donc pas été écrits pour ceux qui demandent à la poésie un délassement, un plaisir immédiats.

M. Roland Brachetto, qui est Biennois, a terminé ses études à l'Université de Genève. Il a fait ensuite des stages dans les écoles de Genève et de Bienne. Pendant ses heures de loisir, il a écrit *Poèmes pour une oisiveté d'hermine* [1].

Tout, pour M. Roland Brachetto, est sujet d'inspiration. Mais le monde qui l'entoure éveille son monde intérieur ; les paysages qu'il traverse en font naître d'autres en lui-même. Le poète a son regard tourné vers l'extérieur, puis vers l'intérieur. Les images extérieures et les images intérieures finalement se mêlent, se superposent, se complètent. Deux mondes s'enchevêtrent, se fondent l'un dans l'autre, s'expliquent.

l'eau continue de ralentir leurs longs regards
purement s'accroît sur le sable
la marquetterie de leurs seins
la fonte des mots et des choses affaiblies
conduit à leur chair évanouie
dans les mousseux laitages des paysages d'été
où je me souviens longuement d'avoir été

l'encens bleu a révélé maints secrets
dont mes yeux endoloris s'énamourent
ô l'épouse en son cellier descendue
adourer la douce rousseur de son corps
des souffles salins harcèlent sa peau
ce sont frissons d'amour pour l'époux invisible

Les poèmes de Roland Brachetto se développent souvent en profondeur, si je puis dire ainsi. Ce que voit le poète, ses sensations, ses émotions, sont matière à méditation. Mais Roland Brachetto se laisse aussi bercer par la musique des mots ; il accepte la douceur d'aimer et il a des poèmes de la fraîcheur, de la délicatesse de celui-ci :

la fille a une bague
ô j'aimerais qu'elle se fasse nue
et s'en aille confiante dans l'obscurité
je verrais sa blancheur déplacer les ténèbres
les monstres apeurés se couleraient en arbres jeunes
une fraîcheur unique animerait les lotus
dont les parfums vivants en feuillages s'aligneraient

inaperçu je serais le souffleur des bonheurs de sa chair
je ferais du silence un taffetas pour ses gestes

Poèmes pour une oisiveté d'hermine est un magnifique début.

1 Poésie 53. Paris, Pierre Seghers, éditeur. S. d. (1953).

Si tu veux me trouver,
prends ta croix
suis mes traces
mêle ton sang au mien.

Bien des hommes, aujourd'hui, ont oublié le sacrifice de Jésus. La mort du Christ ne les préoccupe guère. Ils sont indifférents à la souffrance, à la mort de Celui qui a voulu les sauver. Pourtant on ne trouvera pas Dieu si l'on ne suit pas le même chemin que Lui, le chemin qu'Il nous a tracé quand Il portait sa croix. Chemin difficile ; mais la récompense est inappréciable pour celui qui le prend et le parcourt.

C'est au bout du chemin
que la Croix
importune.

C'est de dernier sursaut
de l'épreuve
qui t'écrase.

Tu préfères la mort
à la torture.
Mais Jésus frappé
Se relève.

Il ne faut pas craindre la souffrance.

Celui qu'aime Jésus,
il le cloue vivant
sur sa croix.

C'est une belle méditation que nous offre M. Edgar Voirol dans son *Petit chemin de croix* [1]. Ses vers sont d'une grande concision ; chaque poème résume un monde de pensées. Aussi faut-il lire lentement, aussi faut-il relire cette plaquette et s'arrêter longuement aux bois sobres de lignes, mais si expressifs, qui l'illustrent. Le *Petit chemin de croix* de M. Edgar Voirol, œuvre d'un poète, d'un penseur, d'un artiste, est un bel enrichissement de la littérature jurassienne.

* * *

Mme Jeanne Doriot, de Bienne, a fait paraître, dans *Le Mois Théâtral* [2] deux comédies alertes et fort drôles. La première, *Angela,* nous présente une bonne italienne, jolie, instruite, délurée, décidée, qui fait la conquête de l'industriel qui l'a engagée. C'est une longue histoire de couchage, avec veuf bon vivant et d'âge mûr, maîtresse méfiante et envieuse, mari trompé et ridicule, mère plus que compréhensive et soubrette ambitieuse, avec scènes de jalousie, échange de baisers sensuels et crêpage de chignon.

1 Sans nom d'éditeur et sans date. (Chez l'auteur, à Porrentruy. 1953).
2 Avril 1953, No 220. Genève. Editions Meyer & Cie.

L'autre comédie, *Un vol,* bien supérieure à la première, se passe chez un pasteur, victime d'un radiesthésiste. Les personnages, dans cette pièce, sont bien observés. Le dialogue est rapide, la langue concise, de qualité.

Un vol est une comédie très amusante, bien construite, près de la réalité.

* * *

C'est pour des étudiants suisses-allemands que le R. P. Michel Amgwerd, professeur au Collège de Sarnen, a écrit un ouvrage sur les courants littéraires en France [1]. Mais ce livre dépasse le cadre qui lui avait été donné et les élèves de nos collèges, les étudiants de nos universités romandes liront avec fruit l'étude du jeune savant jurassien. Le R. P. Amgwerd est un guide sûr, concis, d'une exceptionnelle compétence. Le P. Amgwerd devait s'en tenir à l'essentiel. Il a su laisser de côté les noms, les dates, les faits, qui vraiment ne s'imposaient pas. Mais il a donné des écoles, des différents courants littéraires, une image claire. Il écrit lui-même : « ...Tout en précisant les diversités dans le temps, nous avons établi aussi les continuités nécessaires. C'est surtout sous forme de schéma ou dans les conclusions à la fin de chaque période, que nous avons cherché à suivre les fluctuations des forces directrices de la pensée, à examiner les différentes attitudes prises par l'homme au cours des siècles.

» Si nous avons accordé un développement relativement disproportionné à la littérature contemporaine, c'est, avouons-le, par une sorte de concession. Nos jeunes préfèrent les auteurs modernes ; ils liront Mauriac, Saint-Exupéry, Camus, peut-être Péguy, plutôt que les classiques ; ils entendront parler du surréalisme, de l'existentialisme. Sans qu'il s'agisse de leur faire étudier en détail chaque écrivain contemporain, nous avons voulu leur donner une vue d'ensemble et leur fournir les renseignements nécessaires pour situer les principaux de ces écrivains et pour apprécier leur œuvre. »

Afin d'augmenter la clarté de son manuel, le P. Amgwerd a choisi différents caractères typographiques ; ses chapitres sont divisés en de nombreux paragraphes numérotés.

Les lecteurs du jeune professeur — et ce seront tous ceux qui désirent étudier la littérature française, qui désirent s'en faire une idée précise — sauront gré au P. Amgwerd, écrit M. René Bady, professeur à la faculté des lettres de Lyon, « de leur avoir fourni les points de repère indispensables et indiqué les meilleures perspectives où se placer pour voir le paysage s'ordonner et s'éclairer. »

1 *Courants littéraires en France.* Abrégé de littérature française à l'usage des étudiants de langue allemande. Sarnen, Imprimerie Louis Ehrli & Cie, 1953.

M. René Bady déclare encore, en s'adressant au P. Amgwerd :

Ils vous devront plus encore ; grâce à vous, ils auront compris l'intérêt qui s'attache à la connaissance de la littérature française et de ses œuvres maîtresses. Car il faut le dire : l'effort que son étude exige, cette littérature le mérite bien et la paie amplement. Y a-t-il une seule jouissance d'ordre esthétique qu'elle ne procure ? Un seul problème relatif à l'homme, à sa condition temporelle et à sa destinée supraterrestre, qu'elle ne soulève ? Quelle richesse d'art et de pensée, soit qu'on l'envisage, comme vous l'avez fait, dans ses principaux courants historiques, soit qu'on se plaise à relever en elle les beaux dialogues, à profonde résonance humaine, qu'on voit s'instituer d'âge en âge entre ses auteurs ! Rabelais exalte le savoir et Montaigne le jugement ; Descartes s'appuie sur la raison et Pascal s'offre à la foi ; Corneille élève l'homme que Racine abaisse, en le plaignant — de quelle plainte mélodieuse —; Rousseau donne la réplique à Voltaire ; Victor Hugo à Lamartine ; Gide à Barrès ; Péguy ou Claudel à Valéry... Images agrandies, précisées et stylisées, de nos fluctuations intimes ou de nos divergences publiques ! Littérature enracinée dans la vie, où l'homme se forme à la connaissance de l'Homme et des hommes, dans un climat de vérité et de beauté. Si elle ne ressemble pas toujours à la belle émeraude où reposer sa vue, chère à saint François de Sales, qui ne la reconnaîtrait dans le « diamant pur », dont parle Vigny ? Qui ne l'aimerait d'être

Ce fin miroir solide, étincelant et dur... ?

L'hommage rendu par M. René Bady au jeune savant est mérité.

* * *

Il faut remercier les Editions Polygraphiques de Zurich d'avoir fait paraître la leçon inaugurale de M. Auguste Viatte, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale [1]. Cette première leçon est une méditation sur ce que représente la culture littéraire, et singulièrement la culture française, dans le monde d'aujourd'hui. Après avoir cité les groupes humains qui parlent français, après avoir énuméré les pays qui enseignent le français, après avoir constaté que le français est, après l'anglais, la langue la plus répandue dans le monde. M. A. Viatte se demande à quoi tient l'universalité du français. Il en définit avec clarté les causes ; il dit les multiples raisons que les peuples ont d'aimer, d'apprécier la France et le français, cette France si riche d'initiatives, si cultivée, si grande par ses savants, ses artistes, ses penseurs, ce français qui permet à ceux qui le connaissent d'aborder une littérature qui s'est épanouie sans interruption depuis sept ou huit siècles, qui communique le sens de l'intemporel, « nous élève à une sérénité qui rend plus perspicace notre vision du présent. »

M. Viatte termine sa méditation en disant les bienfaits de l'enseignement de la littérature française. Il vaut la peine de citer cette page.

Enseigner la littérature française, non à l'intention de futurs professeurs, mais d'hommes cultivés qui veulent enrichir leur culture, ce sera donc enseigner la litté-

1 *La culture française dans le monde moderne.* Ecole polytechnique fédérale, No 84. Zurich, Editions Polygraphiques S. A. 1953.

rature vivante, ...mais c'est aussi mettre en regard d'elle les maîtres d'autrefois qui l'éclairent, qu'elle éclaire et qui souvent moins connus que nos contemporains dans leur moi profond, prêtent à des découvertes et à des résurrections passionnantes...

...Enseigner la littérature française, ce sera s'attacher à la forme, moins pour entrechoquer des esthétiques que pour serrer de près les textes en évitant les à peu près et les contresens : excellente gymnastique pour former l'esprit à l'exactitude, à la vérité, à la droiture — lire, non ce qu'il nous plaît de comprendre, mais ce que l'auteur a dit — et pour discerner les scories du tuf solide et fécond.

C'est nous réserver ce quart d'heure de contemplation que nous devrions mettre chaque jour dans nos vies. Un monde fasciné comme le nôtre par le rendement, l'intérêt, l'utile, deviendra bientôt inhabitable si nous ne savons y maintenir des oasis de gratuité. La jouissance esthétique appartient à cet ensemble de valeurs étrangères à l'activité pratique tout comme la contemplation d'un être aimé, celle de la nature et des foules, et, la plus haute, celle de Dieu.

Enfin et surtout, enseigner la littérature française, c'est accéder à l'homme, c'est recueillir, chez nos semblables et nos devanciers, son message avec ce qui le conditionne, hérédité, ambiance, expérience toujours unique : c'est y retrouver un miroir de nous-mêmes et des problèmes qui nous unissent en même temps que de ce qui nous distingue, nous donne à chacun notre vocation propre, et fait de chacun, selon le mot d'André Gide, « le plus irremplaçable des êtres ».

Cette page si lourde de substance et si vivante dit assez et l'intérêt de la brochure publiée par M. Auguste Viatte et la valeur de son enseignement à l'Ecole polytechnique fédérale.

* * *

Alexandre Dumas a fait deux voyages en Suisse. Le premier, qui eut lieu en 1832, nous était déjà connu dans le détail. Mais il valait tout de même la peine de le rappeler. Il est l'occasion, pour M. P.O. Walzer [1] de dire ce qu'étaient notre pays et tout spécialement Berne autour de 1830. A cette époque, la Suisse était un pays charmant, écrit le professeur bruntrutain.

Les cantons y avaient encore leur souveraineté, et l'on montrait son passeport aux portes des villes. L'on voyageait en diligence, à une moyenne de deux lieues par heure, en payant d'avance sa place entière, pourboire compris, sauf dans les Grisons, où le postillon venait à chaque relais réclamer son trinkgeld, qui variait de 6 à 9 kreutzers par station, selon la générosité des voyageurs. Il n'y avait encore aucun chemin de fer, mais déjà des bateaux à vapeur sur la plupart des lacs. Pour 12 francs par jour, on pouvait aussi se faire transporter par la « voiture nationale suisse », le char à quatre roues, dit communément char à bancs. En montagne, on se confiait à la sagacité des mulets, qui faisaient l'admiration de tous par la sûreté de leur démarche dans les sentes les moins praticables. Enfin, depuis Rousseau et Madame Roland, nombreux étaient ceux qui tenaient à vérifier par eux-mêmes les effets surprenants de la marche à pied sur la santé morale et physique.

Trente ans après son premier voyage, en 1863, Dumas reparut à Berne. Descendu au Bernerhof, il y rencontra Xavier Stockmar. Celui-ci a relaté la conversation qu'il eut avec l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Son manuscrit est à la bibliothèque de l'Ecole can-

1 *Alexandre Dumas à Berne.* Tirage à part de la *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde.* Berne, Editions Paul Haupt. 1953.

tonale de Porrentruy. M. P.-O. Walzer a eu l'heureuse idée de publier ce texte d'un grand intérêt, où l'homme politique jurassien ne cache pas le plaisir qu'il a eu de s'entretenir avec l'un des écrivains les plus populaires de son temps. Dumas et Stockmar parlèrent, à Berne, de l'état politique de la Suisse, de la France et de l'Italie. Dumas, qui était très lié avec Garibaldi, fit à Stockmar des confidences sur son séjour à Naples, ville, en ce temps-là, perverse, impure, où il chercha, avec son ami italien, à remettre de l'ordre.

Xavier Stockmar termine son récit par un jugement d'ensemble sur la personne et l'œuvre d'Alexandre Dumas, jugement excellent dont je m'en voudrais de ne pas reproduire ici deux passages :

Si l'on me demande maintenant, écrit Stockmar, quelle sensation a produite sur moi la présence d'Alexandre Dumas, je dirai qu'elle a été toute de curiosité satisfaite, accompagnée du charme séducteur d'une conversation aussi variée que spirituelle et intéressante, et que rechercheront partout les hommes d'intelligence. Une émotion vive, comme je l'éprouverais dans la société de Victor Hugo ou de Lamartine, je ne l'ai pas ressentie. C'est qu'Alexandre Dumas n'est une supériorité dans aucun genre de littérature, et que sa vie, plus empreinte de légèreté, n'inspire non plus aucun de ces sentiments que font naître l'ampleur des idées et la noblesse d'un caractère que le malheur peut atteindre, sans l'abaisser jamais. On peut aimer Alexandre Dumas, on ne l'admirera point...

...Alexandre Dumas excelle toutefois dans un genre qui a fait sa réputation, celui de la fécondité et de l'extrême facilité de composition ; il me disait, en mettant le doigt sur son front : j'ai là tous les jours un mal qui me tourmente, un petit cratère duquel il faut que vingt à trente pages sortent quotidiennement ; quand elles sont écloses, je suis tranquille.

Avec le gaz et l'électricité, il fallait la littérature à la vapeur ; comment languir sur un ouvrage quand le chemin de fer doit vous emporter au loin ? On produit vite, tous les jours, sans interruption et pourvu qu'on amuse un instant, on a réussi ; première condition : amuser ; seconde condition : gagner énormément d'argent et en dépenser encore davantage. Le temps présent dévore tout ; de la postérité, on s'en inquiète peu. Parmi ces heureux de la bohème, qui mènent de front les plaisirs et le travail, qui sèment l'or et l'esprit et ne cessent de produire et de détruire, Alexandre Dumas occupe le premier rang, et de même que la locomotive est la reine de l'industrie, il est le roi de la littérature industrielle. — A tout seigneur tout honneur.

La brochure de M. P.-O. Walzer, écrite en un français clair, élégant, pleine de détails précieux, d'anecdotes, se lit avec beaucoup d'intérêt.

* * *

Léon Savary, jadis, s'était converti au catholicisme. Depuis un certain temps, il semble avoir changé de route. Dans tous les cas, il subit une crise dont nous trouvons l'écho dans ses derniers ouvrages. Il y a, en effet, dans *Les lettres à Suzanne* et dans *Les anges gardiens* surtout, des propos qui ne peuvent que choquer, indigner des croyants, M. Savary ne parle-t-il pas de la *mythologie chrétienne ?*

Les attaques de Léon Savary contre la religion ont déplu à M. Henri Voëlin, de Porrentruy, qui, dans une brochure intitulée *Le*

berger sans troupeau[1], dit son indignation à l'auteur du *Troupeau sans berger*. Henri Voëlin ne manque pas de courage ; il s'est attaqué à un romancier fort estimé dans notre pays, à l'un des meilleurs stylistes de Suisse romande, correspondant parisien de la « Tribune de Genève » (et non du « Journal de Genève », comme le croit Voëlin). Mais le fougueux Jurassien ne craint pas la bagarre. Et puis il estimait de son devoir de chrétien de mettre en garde ses compatriotes contre un écrivain qui pouvait les attirer par le charme de sa plume, l'élégance de son style, mais leur causer beaucoup de mal par les propos étranges qu'il tient sur la foi. Ce qui semble surtout révolter Henri Voëlin, c'est que Léon Savary, qui nie l'existence de Dieu, parle constamment de religion.

Par quelle transformation subite, par quel étonnant mystère, de blasphémateur, le voici devenu janséniste sourcilleux, puriste enragé. La belle indignation et qui fait plaisir à voir ! Dévoré, soudain, d'une ardeur apostolique que rien n'arrête, M. Savary ne va-t-il pas jusqu'à morigéner un éminent prélat qui eut le tort incroyable d'atténuer quelque peu les rigueurs du jeûne encharistique pour permettre aux fidèles de s'approcher plus souvent de la table sainte ? M. Savary s'en voile la face. Pour un peu, il ameuterait tous les saints du ciel contre un pareil hérétique...

Avouons qu'ici la notion du ridicule est complètement rétablie.

Allons ! Allons ! M. Savary ! Ménagez votre bile. Vous l'avez dit une fois pour toute. Ces chrétiens sont ridicules. Ils croient en des fables absurdes ; alors, qu'ils communient une fois l'an ou tous les jours de leur vie qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Laissez-les tranquille et consolez-vous par un sacrifice du soir, à Zeus, père des Dieux, époux modèle et amant du sein des seins...

Henri Voëlin, dans *Le berger sans troupeau,* se montre violent, virulent, ironique, excellent polémiste. « De grâce, écrit-il, laissez aux théologiens professionnels le soin d'élucider les mystères de la foi... Laissez Dieu en repos.

» Ce n'est pas que vos blasphèmes Le toublent. Vous pensez ! Il ne s'émeut pas pour si peu. Il en a entendu de l'autre ! Et si une hirondelle ne fait pas le printemps, un petit moustique qui se veut piquant n'a jamais empêché le soleil de briller dans tout l'éclat de sa gloire... »

* * *

Le 800e anniversaire de la mort de saint Bernard de Clairvaux a été célébré le 6 septembre 1953. Dans une plaquette éditée par les sœurs de sainte Catherine, à Lucelle[2], M. A. Membrez, curé-doyen de Porrentruy, rappelle que saint Bernard de Clairvaux travailla de ses mains à la fondation de l'abbaye de Lucelle. Il en bénit la première pierre et la source voisine. Celui qui fut appelé « le prodige de l'ornement de son siècle » a laissé dans notre petit pays un vivant souvenir. M. A. Membrez, dans sa brochure, dit les mérites, les vertus, les bien-

1 Sans nom d'éditeur et sans date (Chez l'auteur à Porrentruy. 1954).
2 *Saint Bernard et l'Abbaye de Lucelle.* S. d. (1953).

faits de saint Bernard de Clairvaux. Puis il trace, à grands traits, l'histoire de l'abbaye de Lucelle, qui fut fondée par Hugues, Amédée et Richard de Montfaucon. Ce couvent fut consacré le 25 mars 1123. Lucelle fut connu dans l'Europe entière. Ses moines, quand ils ne s'adonnaient pas à la prière, exploitaient des mines, travaillaient le fer. Ils se consacrèrent à l'étude. Leur travail, leurs mérites, le Père Marcel, de Delémont, les a bien définis quand il écrivit à l'Assemblée nationale française afin qu'elle fît son possible pour sauver l'abbaye menacée par les révolutionnaires.

Lucelle, écrivait-il, qui abrita des hommes illustres et des saints, fut la maison mère de soixante-douze monastères. L'abbaye donna des conseillers aux princes, des chanceliers aux empereurs, des serviteurs éminents au Saint-Siège. Ses religieux priaient pour le roi, pour la patrie, pour l'âme des morts. Ils ont défriché leurs terres à la sueur de leur front ; ils ont donné à l'étude le temps qui n'appartenait pas à la prière ou au travail des mains.

Malgré l'incendie de 1525 qui a dévoré des ouvrages de ces religieux dans tous les genres de littérature, Lucelle a conservé toutes ses activités ; ces moines desservent des paroisses et annoncent la parole de Dieu ; d'autres portent aux malades les consolations de la foi.

Le dernier abbé de Lucelle fut chassé en septembre 1792 par les volontaires du Haut-Rhin. La maison fut pillée et les propriétés vendues.

La brochure de M. A. Membrez apporte des détails intéressants sur saint Bernard de Clairvaux et l'abbaye de Lucelle. Elle est illustrée de dix-huit clichés.

* * *

C'est un hommage à un village d'Ajoie, un hommage à Miécourt que rend M. l'abbé Chappatte dans un ouvrage très bien présenté et richement illustré [1].

On ne dira jamais assez, écrit l'auteur dans sa préface, l'importance du village dans la vie nationale. Sans les bourgs et les hameaux, sans leur apport continu, la source vitale des villes serait bientôt tarie.

Fassent ces pages, si concrètes qu'elles en deviennent personnelles, connaître, aimer un village jurassien, si digne d'intérêt parce qu'il veut vivre et garder ses traditions de compréhension et d'entr'aide.

M. l'abbé Chappatte a fait la chronique de sa paroisse. Il remonte dans le passé, rappelle les noms de ceux qui, à travers les âgs, travaillèrent à Miécourt. Il nous parle du château, de la construction des deux églises. Il nous dit ce qu'est le village d'aujourd'hui, nous en donne de nombreuses images. Avec lui, nous apprenons à mieux connaître et à mieux aimer notre petit pays.

1 *Miécourt en Ajoie.* Les noms patronymiques miécourtois à travers les âges. Porrentruy, Lithographie Frossard. 1953.

M. Henry Jaminon, lui aussi, nous dit la douceur, l'attrait du Jura. M. Henry Jaminon est poète. Il a été conquis par les Franches-Montagnes [2]. Il a parcouru villages, pâturages et forêts ; il est descendu sur les rives du Doubs, s'est arrêté près des fermes, s'est étendu sous les sapins, non loin de l'étang de la Gruère ; il a vu le Marché-concours de Saignelégier, d'autres manifestations propres aux Franches-Montagnes et il en a été emballé ; il a « conversé » avec les chevaux, entendu les confidences des oiseaux dans les bois...

Tout ce qu'il a vu, entendu, éprouvé, deviné, il nous le dit. Il nous le dit avec force détails, avec trop de détails souvent. Ses confidences sont intéressantes, mais presque trop diffuses. Nous aurions préféré M. Jaminon plus sévère avec lui-même. Il n'a pas toujours un style très châtié. Ses plaisanteries ne sont pas toujours du meilleur goût. Mais il y a tant de bonne humeur dans l'ouvrage de M. Henry Jaminon qu'on lui pardonne beaucoup de choses.

M. Henry Jaminon aime tant les Franches-Montagnes qu'il en parle avec un enthousiasme qui finit par vous gagner. Le poète a gardé une sensibilité fort vive. Tout le frappe, l'étonne, le réjouit, l'émeut. Il promène son enchantement d'un village à l'autre. Il observe, décrit. Il écoute, note des récits. Il introduit des vers dans sa prose. Il y a quelque chose de frais dans *Sourires des Franches-Mon-* quelque chose d'alerte, de juvénile.

On a reproché aux Franches-Montagnes d'être tristes. Tristes, s'écrie M. Henry Jaminon, les Franches-Montagnes ?

> Triste le vent ? Lequel ?
>
> Celui qui, rabattant la fumée des usines, miaule, grince et hurle dans vos rues et vos cours humides ? Arrache des bacs de vos fenêtres les lamentables fanes de pétunias et géraniums défunts ?...
>
> Ou bien le nôtre, tantôt vent, tantôt bise, qui souffle dans les branches de nos sapins comme en autant d'harmonicas ; siffle et chante dans les « creuses » ; mène la ronde des feuilles empourprées autour des poulins qu'il étrie et bouchonne ; et joue à saute-mouton avec nos loges accroupies sous les vastes toits roux ?
>
> Triste, le brouillard ?
>
> Lequel ? Cette brume lourde, pesante, étouffante, qui, collée aux façades suintantes, plonge vos demeures dans une purée de grisaille ?...
>
> Ou notre brouillard vagabond qui, vous prenant des allures de nuages, chevauche le Mont-Sujet, ondoie sur les pâturages, moutonne dans la vallée du Doubs ; puis, usé par les arêtes rocheuses et les aiguilles des sapins, se déchire avec clins d'œils ensoleillés de la rive française ?

Des pages semblables à celle-ci, il y en a beaucoup dans l'ouvrage de M. Jaminon, des pages pleines d'observation, de verve, de poésie, d'enthousiasme. M. Henry Jaminon porte vraiment son Jura dans son cœur.

2 *Sourires des Franches-Montagnes*. Sans nom d'auteur et sans date. (En vente chez l'auteur, Albertinum, Fribourg. 1953).

« Pour nous, élèves du Collège de Porrentruy, tout ce qui se rattache à la vie passée de cet établissement devient intéressant, même dans les détails les plus minutieux. »

Cette remarque de J. Trouillat, M. Emile Froté la met en tête de son étude sur l'ancien collège de Porrentruy [1]. Il pense probablement que cette épigraphe l'excusera auprès de ses lecteurs de s'occuper de choses qui leur paraîtront peut-être sans importance. Mais M. Emile Froté n'a pas besoin de s'excuser. Rien n'est de trop dans son étude, même pour quelqu'un qui n'a pas fréquenté l'Ecole cantonale de Porrentruy.

M. Emile Froté rappelle les origines du collège fondé par les jésuites, les projets de constructions de Christophe de Blarer. Il en suit les hauts et les bas, les difficultés et les redressements au temps de la Révolution, sous l'occupation française, puis à partir de l'Acte de réunion de 1815. Il parle des troubles survenus au cours des examens de clôture de 1844 et du projet de réorganisation de Choffat adressé à Berne le 29 juin 1845.

Le collège qui avait eu 60 élèves lors de sa fondation en 1591, qui en compta jusqu'à 450 au début du XVIIe siècle, n'en avait plus que 35 en 1845 après les désordres survenus l'année précédente. L'établissement passera par bien des vicissitudes encore, mais verra néanmoins ses effectifs augmenter jusqu'au jour où il fut transformé en école cantonale.

L'étude vivante, pleine de détails curieux, de M. Emile Froté, se lit avec un réel plaisir.

* * *

M. Henry Mercier s'est fait un nom comme fouilleur d'archives, comme historien d'une grande impartialité. Nous savons qu'il ne s'en tient pas uniquement aux travaux qui ont été faits avant lui. Il ne répète pas ce qui a été dit. Il va au fond des choses. Il se base sur des documents d'archives. Cela lui permet de ne rien avancer qui ne soit exact. Comme M. Henry Mercier est un savant d'une grande conscience, un historien qui n'a qu'un souci, celui de dire la vérité, il est impossible de mettre en doute ce qu'il écrit.

M. Henry Mercier est un homme extrêmement documenté, renseigné, consciencieux, lucide, sans parti-pris. Je l'avais déjà constaté en lisant *Un secret d'Etat sous Louis XIV et Louis XV,* ouvrage passionnant qu'avait bien voulu me faire parvenir, en son temps, M. Richard Bovet-Grisel, qui avait, qui a probablement encore, beaucoup d'admiration pour M. Henry Mercier ; je l'avais constaté également en prenant connaissance d'autres études de l'historien de Baden.

1 *Quelques notes sur l'ancien collège de Porrentruy.* Tirage à part du bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura. No 11, 1953. Delémont, Démocrate S. A.

Le dernier ouvrage de M. Henry Mercier, *Vérité sur Berne* [1] est une esquisse de l'histoire de l'ancien régime des Ligues suisses. Nous y voyons le développement de Berne, sa politique, sa pensée d'Etat. M. Henry Mercier nous prouve, car il cite toujours ses sources d'archives, que Berne n'a pensé qu'à elle, qu'à sa propre grandeur. Jamais elle n'a manifesté le désir de travailler pour les Confédérés ; jamais ses conquêtes n'ont été réalisées pour agrandir le territoire helvétique. Tous les documents d'archives montrent que les aristocrates bernois ne songeaient qu'à eux. Au reste, ils ne s'en cachaient pas. M. Henry Mercier cite cette parole de l'envoyé bernois, H.-C. de Mülinen, au congrès de Vienne :

> Je sais qu'on nous reproche d'être trop exclusifs et de ne travailler que dans notre propre intérêt, mais nous n'avons aucun serment, aucun devoir direct envers la communauté helvétique.

L'appétit de Berne, rappelle M. Henry Mercier, faillit plusieurs fois mettre en danger l'existence de la Confédération. LL. EE. eurent de la peine, en 1815, à se séparer de l'Argovie et du Pays de Vaud. Il fallut, à Vienne, les menaces des souverains alliés pour les amener à récipiscence. Mais s'ils durent aller à Canossa, les Bernois n'en perdirent pas pour autant leur soif de conquête. Et M. Henry Mercier de conclure que « le plus grave, c'est qu'aujourd'hui encore, soit en 1953, cette mentalité de seigneurs et maîtres d'une race supérieure se retrouve sans cesse dans la politique bernoise ».

L'ouvrage de M. Henry Mercier est le fruit d'un gros travail de recherches et d'analyses de pièces d'archives. Parce qu'il est remonté aux sources, l'historien a pu nous donner sur Berne, des renseignements précis, souvent neufs.

En même temps, M. Henry Mercier a brossé, de quelques Bernois connus, un portrait exact et haut en couleurs. Son ouvrage est de valeur.

* * *

Fernand Gigon, qui commença sa carrière littéraire par quelques ouvrages sur les alpes, la poursuit en nous donnant un livre sur le lointain Orient [2]. Fernand Gigon, né à Fontenais, est un grand voyageur. Différents journaux suisses et français auxquels il collabore nous ont appris ses aventures, les différentes étapes de sa vie vagabonde. Aujourd'hui, Fernand Gigon nous fait un récit complet de son voyage en Extrême-Orient. Le voyageur s'est arrêté à Tokio, où les maisons en béton armé s'élèvent au milieu des cases en carton et en paille ; à Hong-Kong, où les femmes triment quatorze heures par jour ou

1 *Ou la pensée d'Etat d'une république oligarchique et théocratique.* Delémont, Editions du Jura libre. 1953.

2 *Etapes asiatiques.* Avec 22 photographies de l'auteur en hors-texte. Lausanne, Editions Vie. S. d. (1953).

bien vivent sous le régime des belles entretenues ; à Formose, « île oubliée de Dieu et des hommes, sauf des Américains » ; à Macao, qui sue de peur ; en Indochine, le pays des batailles, les luttes héroïques, des guérillas ; à Singapour, la sentinelle du sud-est asiatique autour de laquelle rôdent les ennemis qui s'enfonceront ensuite dans les jungles malaises ; en Indonésie, pays du merveilleux ; dans bien d'autres lieux encore.

M. Fernand Gigon observe ; puis il nous dit avec précision, en un français imagé, ce qu'il a vu. Il interroge, analyse, tire des conclusions. Mais il ne lui suffit pas de vivre une aventure mouvementée, colorée, pleine d'émotions, de noter des impressions, de découvrir un Extrême-Orient bigarré, tout en contradictions ; il se demande encore la signification des faits, le pourquoi des événements. Le passé éclaire le présent ; le présent lui parle de l'avenir. Il y a, dans *Etapes asiatiques,* des considérations politiques pleines de sens. On s'enrichit à lire Fernand Gigon.

Voici quelques lignes prises au hasard :

> Pas de douane à l'entrée de Macao. On y entrerait, un milliard en poche, qu'aucun agent ne le constaterait. Ici, premier et unique progrès : les pousse-pousse fonctionnent à pédales. Les Chinois, livrés à eux-mêmes, dans une ville où l'autorité ne parle guère que le portugais, s'en donnent à cœur joie. Ils s'y mettent à vingt pour vous couper la route avec leur pousse-pousse. Ils s'y mettent à trente pour tendre, sous votre nez, des boîtes de conserves vides afin que vous y laissiez tomber de la graine de patacas — monnaie de Macao. L'hostilité de leurs cris se change assez vite en action. Car, par définition, le Blanc doit payer, semer de l'argent et se laisser traiter d'œuf de tortue — ce qui est vraiment la pire des insultes.
>
> Naturellement vous descendez au Grand-Hôtel ou au Central. Guère d'autres possibilités. Mais, à peine êtes-vous installé devant votre table, qu'un carreau, juste derrière vous, comme il se doit, éclate en cent morceaux. Une pierre lancée par un coolie vous indique immédiatement le genre d'amitié que Macao vous témoigne.
>
> La police, morne, à demi-indigène et nourrie de sardines à l'huile ou d'oignons grillés, ne s'occupe même pas de ces vœux de bienvenue à coups de pierres. Elle ne bouge pas non plus quand deux dames anglaises se font voler leurs montres. Elle vit dans la crainte de déplaire aux communistes, d'être portée sur une liste noire.

Fernand Gigon est vraiment un journaliste attentif à tout, observateur, clairvoyant, intelligent. Il est agréable de voyager en sa compagnie.

* * *

L'*Armorial des communes du Jura-Bernois* [1] comble une lacune. Avant que paraisse ce magnifique ouvrage, on ne savait, en effet, où se renseigner sur les armoiries d'un grand nombre de communes jurassiennes. Le livre qu'a édité la lithographie Frossard reproduit les armoiries des districts et des communes jurassiens et nous donne sur elles, sur leur origine, leur signification, des renseignements brefs et précis.

1 Edité et imprimé par la Lithographie Frossard, Porrentruy. S. d. (1953).

De plus, l'ouvrage possède une introduction de M. Henri Mouttet, ancien conseiller d'Etat, un avant-propos de M. Ali Rebetez, président central de la Société jurassienne d'émulation et un *Historique* de M. Ch.-E. Mettler. Celui-ci nous apprend que les armoiries des principales localités jurassiennes datent probablement des XIIe et XIIIe siècles, de 1283 pour Porrentruy, de 1289 pour Delémont, de 1295 pour Laufon, de 1318 pour La Neuveville et de 1338 pour Saint-Ursanne. Les Etats de l'Evêché avaient eux aussi leurs emblèmes héraldiques.

Quant aux communautés rurales — écrit M. Mettler — issues de collonges de l'ancien régime, devenues municipalités sous l'occupation française, puis communes bourgeoises et municipales au cours des différents systèmes politiques bernois qui suivirent la Réunion de 1815 (l'organisation des communes municipales actuelles date de 1832), elles ne possédèrent jamais d'armoiries. Prétendre que la commune bourgeoise ou la commune municipale de X ou Y possède un blason très ancien est une grossière erreur. Les plus vieilles armoiries de nos communes rurales jurassiennes et d'ailleurs aussi, à part quelques rares exceptions, ne dépassent guère les 60 ans ; les premières armoiries communales apparaissent chez nous vers 1890-1900. Puisées aux sources les plus diverses, leur choix en est souvent curieux, surprenant, et pas toujours du meilleur goût, très souvent contraire aux règles élémentaires de l'art héraldique. Pour leur composition, les conseils d'un graveur, d'un imprimeur, voire d'un simple citoyen, ignorant tout du blason, suffisaient. Au cours de nos travaux, nous avons vu fréquemment des communes, et pas des moindres, posséder presque autant d'armoiries qu'elles ont changé d'imprimeurs, de dessinateurs, ou de secrétaire communal.

Depuis, grâce aux efforts de quelques personnes parmi lesquelles M. Emile Mettler, de l'ordre a été fait. Une commission cantonale bernoise des armoiries fut constituée le 30 mars 1943. Cette commission fournit un excellent travail. Elle vérifia toutes les armoiries, transforma les écus défectueux, dota les communes qui n'en avaient pas de blasons aux riches couleurs, conformes à leur histoire, à leurs traditions et à leurs habitudes.

Les armoiries de toutes les communes jurassiennes figurent dans l'ouvrage de M. Emile Mettler, armoiries expressives, très diverses, aussi intéressantes de dessin que de couleurs.

L'*Armorial des communes du Jura-Bernois* est un ouvrage qui a été réalisé avec un grand soin. L'impression a été faite sur un excellent papier, la mise en page ne laisse rien à désirer. On ne peut que féliciter et remercier tous ceux qui ont collaboré à ce livre si éloquent, à ce superbe recueil — monumentum aere perennius — qui, déclare M. Eugène Péquignot, « constitue pour notre folklore, déjà si abondant, un véritable enrichissement. Puisse-t-il trouver une large diffusion, susciter l'intérêt du public pour les choses de chez nous, contribuer à faire mieux connaître notre cher Jura et renforcer l'attachement au terroir et l'amour du sol natal. »

* * *

C'est à une magnifique promenade à travers les Franches-Montagnes que nous convie Laurent Boillat, l'excellent artiste de Tramelan [1]. Les vingt-quatre bois qu'il nous présente sur un très beau carton évoquent Saignelégier et l'étang de Gruère, Les Enfers et La Theurre, l'étang de Royes et les Rouges-Terres, le Bémont et Soubey, d'autres paysages encore.

Laurent Boillat est un être sensible, un poète délicat. Mais il est aussi un artiste au métier sûr, à la technique bien au point. Aussi nous transmet-il fidèlement ses émotions. Ses bois parlent, chantent. De lignes pures, nettes, ses images nous ravissent, tant elles ont de vie, tant elles nous transmettent avec fidélité la beauté des Franches-Montagnes.

Merci à Laurent Boillat, cet artiste sympathique, du plaisir qu'il vient de nous donner.

Pour rappeler les fêtes du 600e anniversaire de l'entrée de Berne dans la Confédération, M. Franz-A. Rœdelberger a réuni dans un album quatre cents photographies qui donnent une excellente idée des manifestations qui resteront dans le souvenir de ceux qui les ont vécues [2]. Ces images, dues aux cinquante meilleurs photographes de Suisse, sont remarquables. Ce sont des œuvres d'art, attachantes par leur rare beauté, par leur poésie. Elles évoquent avec force nuances la grande variété d'un pays, ses coutumes, son folklore.

De courtes légendes en français, en allemand et en anglais accompagnent les documents photographiques. *Images du Pays bernois* est un ouvrage d'une haute tenue artistique, un album magnifique qui fait le plus grand honneur à celui qui l'a réalisé.

* * *

Pour le congrès pédagogique jurassien, MM. E. Guéniat, directeur de l'Ecole normale de Porrentruy et G. Cramatte, instituteur à Saint-Ursanne, ont donné sur l'*Application des méthodes nouvelles à l'école primaire jurassienne* [3] un rapport qui eut un tel succès qu'une deuxième édition fut nécessaire pour satisfaire la demande.

Qu'est-ce que l'école nouvelle ? MM. E. Guéniat et G. Cramatte nous le disent ; ils en donnent les buts, les principes. « L'éducation nouvelle, disent-ils, veut former la personne humaine dans sa totalité en favorisant l'éclosion harmonieuse de ses forces physiques, intellectuelles et morales ; elle veut l'homme libre, mais responsable ; elle prépare son intégration à la vie sociale ».

Le congrès de la Société pédagogique romande des 24 et 25 juin 1950 à Lausanne avait également défini l'éducation nouvelle :

1 *Franches-Montagnes*. 24 bois gravés par Laurent Boillat, Tramelan.
2 *Images du Pays bernois*. S. d. Berne, Buchverlag Verbandsdruckerei AG. (1953).
3 Rapport présenté au XXVIe congrès de la S.P.J. à Delémont. 2e édition. 1953.

L'éducation nouvelle est humaniste, spiritualiste et personnaliste. Elle tient compte des besoins de l'enfant et des intérêts d'une authentique société humaine.

L'éducation nouvelle vise à l'autonomie, à la libération et à l'engagement de l'être humain se mettant librement au service de la communauté.

On prépare ainsi l'enfant :

1. à sa future activité d'homme, quelle qu'elle soit ;
2. à prendre part, en citoyen, et de manière active, à la vie de notre démocratie helvétique, afin de concourir, dans la mesure de ses moyens, à en orienter la destinée.

De nombreux tableaux synoptiques, des citations, nous aident à comprendre ce qu'est l'éducation nouvelle, ce qu'elle reprend au passé et en quoi elle diffère de la pédagogie d'hier.

MM. Guéniat et Cramatte se demandent ensuite comment l'école nouvelle a été accueillie dans le Jura et quels résultats elle a donnés là où elle a été adoptée. Elle a suscité, dans bien des milieux, de l'opposition, mais s'est heurtée, davantage encore, à la plus grande indifférence.

Les rapporteurs de la S.P.J. ont précisé la situation actuelle de notre école primaire ; de nombreux tableaux et des graphiques aident à nous la faire comprendre. Notre école primaire est un reflet de la diversité de nos régions. Elle aspire à un renouvellement que les méthodes nouvelles d'enseignement doivent permettre.

Les enquêteurs ont résumé les opinions émises par ceux qu'ils ont interrogés. Voici quelques passages de ce texte :

1. *Formation intellectuelle.* — Il faut rendre à l'enseignement primaire sa simplicité et son efficacité anciennes en cultivant essentiellement le français et le calcul. Le programme des autres disciplines doit être sérieusement élagué, et enseigné dans un autre esprit. Quel esprit ? Précisément, celui que nous prônons...

2. *Activité manuelle.* — Celle-ci est préconisée dans bon nombre des communications que nous avons eues sous les yeux...

3. *Formation du caractère et préparation à la vie.* — On peut parler ici d'unanimité chez les correspondants, mais c'est pour affirmer, hélas ! que l'école dite traditionnelle est en déficit. Et, de nouveau, ce sont les principes de l'Ecole nouvelle qui sont préconisés par les correspondants...

L'ouvrage de MM. E. Guéniat et G. Cramatte est complété par des travaux de pédagogues jurassiens. Ces travaux sont pleins de faits, d'observations, de conclusions tirées de l'expérience, de suggestions [1].

Les études de MM. E. Guéniat et G. Cramatte et de leurs collaborateurs ne s'adressent pas seulement aux membres du corps enseignant, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'école, à l'éducation des

1 Voici ces études : *Au jardin d'enfants* par Mlle A. Marcet. — *Les jeux éducatifs* par Mlles G. Berger, M. Hof et H. Keller. — *Le texte libre* par Ch. Vogel. — *Les procédés d'impressions à l'école* par P. Crélerot. — *Les fichiers* par M. Erbetta. — *La projection fixe* par G. Cramatte. — *Le cinéma au service de l'école* par E. Sauvain. — *L'observation en histoire naturelle* par M. Farron et P. Henry. — *Travaux manuels* par R. Droz. — *Activités dirigées* par E. G. — *La coopérative scolaire* par A. Perrot. — *De la collaboration école-famille* par A. Berberat. — *Mission des écoles normales* par Ch. Junod et E. Guéniat.

enfants, à tous les parents. L'ouvrage dont je viens de parler mérite d'être lu ; chacun devrait être mis au courant de l'école moderne dont C. Freinet s'est fait le champion.

* * *

Dans une brochure consacrée aux chênes de la région du lac de Bienne, de la Montagne de Boujean, du vallon de Vauffelin et de celui d'Orvin, M. Maurice Thiébaud nous fait constater une fois de plus ses belles qualités de savant et ses grandes connaissances en botanique [1]. L'étude de M. Maurice Thiébaud, où il y a quantité d'observations personnelles, est un enrichissement précieux pour la flore du Jura.

* * *

La *Revue jurassienne* [2] et l'*Almanach catholique du Jura* [3] nous apportent, comme chaque année, de nombreuses études sur le passé et le présent de notre petite patrie.

L'*Almanach catholique* nous renseigne plus spécialement sur les sanctuaires et le clergé jurassiens, sur les manifestations, la vie catholiques de notre région.

La *Revue jurassienne* remonte dans le passé. Mais le présent l'intéresse également. Elle nous offre des études historiques et des choses vues. Elle nous invite à nous promener dans le pays jurassien, à regarder ce qui nous entoure, à voir la beauté de nos sites, de nos villes et de nos villages, de nos églises et de nos châteaux. La *Revue jurassienne* est riche d'informations, de textes, d'images. Elle est, comme l'*Almanach catholique,* un enrichissement pour ceux qui la feuillettent.

* * *

J'aurais voulu parler encore ici de *Berne et la Suisse* de M. P.-O. Bessire. Mais je n'ai pu encore me procurer cet ouvrage que la Librairie de l'Etat de Berne ne remet pas à tout le monde. Je le présenterai dans ma prochaine chronique.

Si j'ai omis de parler d'autres travaux, que mes lecteurs veuillent bien me le dire. Les écrivains jurassiens sont nombreux. Leurs livres, pour la plupart, sont publiés en dehors du canton. Je risque donc, quand ils ne me sont pas signalés, de ne pas les apercevoir dans l'immense production littéraire d'aujourd'hui.

1 Extrait du bulletin de la Soc. neuchâteloise des sciences naturelles. Tome 76, 1953.
2 Organe de Pro Jura. Porrentruy, Le Jura S. A. 1953.
3 Porrentruy, La Bonne Presse. 1953.